

Pinocchio et Violaine

Petite histoire impressionniste d'un certain théâtre d'enfant

Lorraine Camerlain

Numéro 76, 1995

Théâtre jeunes publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Camerlain, L. (1995). Pinocchio et Violaine : petite histoire impressionniste d'un certain théâtre d'enfant. *Jeu*, (76), 134-135.

Mémoire

Lorraine Camerlain

Pinocchio et Violaine

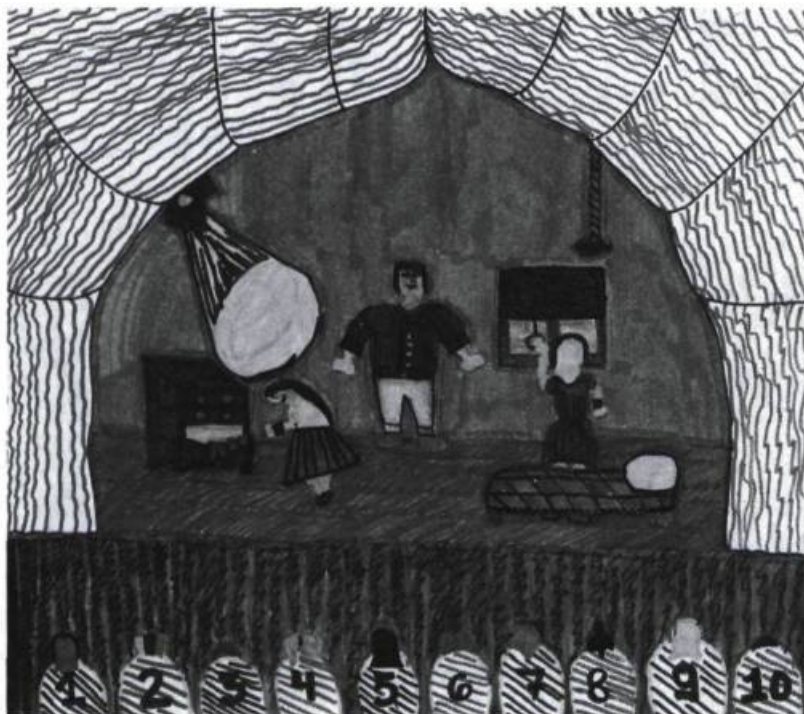
Petite histoire impressionniste d'un certain théâtre d'enfant

Je suis assise vers le fond de la salle, au bord de l'allée centrale. Derrière moi, quelques rangées de spectateurs. Devant, c'est plein de monde. Au loin, la scène. Je suis petite, mes jambes ne touchent pas le sol. J'ai dû bien vite m'asseoir : ça va commencer bientôt. Trente-cinq ans plus tard, ce souvenir reste vif.

Ma sœur m'a conduite là avant d'aller s'installer plus loin derrière, ou d'aller ailleurs, à l'étude peut-être, je ne sais pas. Je suis dans l'auditorium de sa grande école : l'École normale Eulalie Durocher. Nous avons visité les lieux tout à l'heure. J'ai même vu une bien étrange religieuse : « C'est sœur Martienne », m'a dit Lise avant de me présenter à elle. Une large figure rougeaude, à cornette blanche. « Ma petite sœur Lorraine. » Je me tais. Dans quelques années j'aurai compris que Marcienne, c'est un nom qui n'a rien à voir avec les extra-terrestres. Pour le moment, l'étrangeté m'intimide.

Le lieu m'est inconnu ; ceux que j'y côtoie également. Peut-être ma petite sœur Jocelyne est-elle avec moi. Sans doute : nous sommes presque jumelles, tout le monde le dit. Treize mois nous séparent, plusieurs complicités nous lient. Mais, c'est drôle, je ne me souviens pas d'elle ce jour-là. C'est mon premier théâtre, et ma mémoire n'est habitée que par mes propres sensations, que par mon regard sur l'inconnu.

Calée dans mon fauteuil, bien haute, de bien loin, je scrute la scène. Des arbres en carton, qui vont bientôt se mettre à bouger et que je regarderai avancer. Et des vraies personnes costumées, qui bougent là-bas au milieu de cette forêt que je sais n'être pas vraie, je ne suis pas dupe, mais à laquelle je crois plus que tout. Parce que je veux que ce soit vrai. Cette fiction m'absorbe. Je ne me souviens pas bien de quelle pièce il s'agissait. *Pinocchio*, me semble-t-il, ou quelque autre fable bien connue des enfants... En tout cas, j'ai six ans et je m'y intéresse : je connais ce que je vois, sans rien y reconnaître. J'ignore encore totalement que ce bizarre sentiment que j'éprouve devant l'horizon nouveau que m'offre la scène sera pour moi indélébile... Que ce



Dessin que Caroline Gay, de l'École St-Pascal-Baylon, a offert à la Maison Théâtre.

grande, trop brutale cette immensité scolaire pleine de monde, d'autobus et de latin. Je suis en déroute, et la première moitié de l'année est un désastre. Puis je commence à me tisser un nouveau nid. Et je vois cette affiche : Théâtre. Je veux y aller. Trop jeune, c'est pour les grands, me dit-on. Mais on hésite à me contrarier : je suis si fragile, croit-on, dans mon nouvel équilibre... On demandera aux grands de onzième de me prendre en charge. Autobus. Départ. Arrivée. Je suis assise tout près de la scène, quelle chance ! Puis l'histoire commence. Triste triste. J'ai peur. Peur pour elle, pour cette malheureuse Violaine qui cache son visage sous une toile. Peur pour moi aussi. D'attraper la lèpre, je suis si près. Je pleure. On m'achètera du chocolat, pour me consoler. Et je reviendrai dans un monde plus familial. J'aurai cependant de nouveau cru à tout cela. En tout cela. Second déclin.

Ce théâtre d'enfant, c'est bien celui sur lequel j'ai construit mon théâtre d'adulte. Dans ce théâtre se trouvent les racines d'une bien étrange sensation, celle d'une « réelle irréalité », que je retrouve parfois, au hasard de ma fréquentation des théâtres, au fil de ce que j'y vois, de ce que j'y ressens, de cette fiction en laquelle je veux croire. Et cela survient bien souvent sans que je m'y attende, qu'il s'agisse de pièces pour adultes ou pour jeunes publics. Quand le théâtre m'atteint là, dans le creux de mon premier fauteuil, dans le souvenir de mes premiers décors, dans l'empathie que j'éprouve pour ceux que me fait voir le « vrai jeu » de « vraies personnes », mes jambes raccourcissent étrangement. ◆

plaisir de voir des êtres fictifs, d'y croire parce que je le veux, d'être fascinée par eux, j'en garderai un profond besoin.

N'allez pas croire que cet après-midi-là j'aie été piquée par le virus théâtral, que j'aie rêvé — comme cela est peut-être arrivé à d'autres — de devenir comédienne ou quelque chose du genre. Non. J'ai six ans et le théâtre ne fait pas partie de ma vie, et il ne fera pas partie de ma vie d'enfant. Je ne verrai une autre pièce que cinq ans plus tard. Ce sera *l'Annonce faite à Marie*, au Gesù.

À onze ans, donc, je retournerai au théâtre. Je suis à la polyvalente, et j'ai mal à ma vie d'enfant. Trop vite traversé, le miroir. Trop